



A. LIÉBERT PHOT. 6, RUE DE LONDRES. - PARIS

H. BOULEY

1814 — 1885

Henri BOULEY



17 Mai 1814 — 30 Novembre 1885



BOULEY, Henri Marie [1814-85]



Henri BOULEY

1814-1885

Le représentant le plus éminent de la médecine Vétérinaire, le chef incontesté de la Profession, celui que nous appelions tous *le Maître*, Henri-Marie BOULEY vient de mourir. — Président de l'Académie des Sciences, ancien Président de l'Académie de Médecine, Membre de la Société nationale d'agriculture, Professeur de Pathologie comparée au Muséum d'histoire naturelle, Inspecteur général des Écoles Vétérinaires, Commandeur de la Légion d'honneur, etc., etc., il avait gravi pas à pas tous les degrés de l'échelle sociale, épuisé tous les honneurs, revêtu toutes les dignités.

De tous ses titres, ceux auxquels il tenait le plus et qu'il a voulu conserver jusqu'au dernier jour, c'est, après celui de « *Patron* » qu'il aimait à s'entendre donner par ses anciens élèves, ceux de Secrétaire général de la *Société centrale de Médecine Vétérinaire*, qui perd en lui le dernier de ses membres fondateurs, et de Directeur du *Recueil de Médecine Vétérinaire* qu'il a rédigé sans interruption pendant près de cinquante ans. — C'est qu'avant tout Henri Bouley était Vétérinaire ; c'est qu'il n'a jamais voulu être autre chose, et que, même aux yeux du grand public, c'était en lui le Vétérinaire qui chaque jour marchait à une conquête nouvelle, s'élevant peu à peu aux plus hauts sommets de la considération publique.

« En cinquante ans, nous disait récemment M. Pasteur, il vous a fait ga-
« gner un siècle; ses années de labeur ont compté double! »

Tout ce que l'on a pu dire à l'occasion de cette perte irréparable peut se résumer en cette phrase du juge le plus autorisé, « de ce confrère illustre dont M. Bouley avait voulu se faire le disciple le plus ardent, lui qui depuis longtemps comptait parmi les maîtres ».

La Profession Vétérinaire n'oubliera pas ce qu'elle doit à cette âme élevée, à cet esprit éminent, à ce cœur toujours jeune et « généreux jusqu'à la prodigalité », à ce « conquérant par la parole », à ce charmeur, qui ne quittait

la chaire du Professeur ou la tribune Académique que pour continuer du haut de cette autre tribune, la *Chronique du Recueil*, à propager la bonne nouvelle, en apôtre enthousiaste de toutes les découvertes de la science.

Ce journal qu'il n'avait pas quitté depuis sa naissance à la vie scientifique et professionnelle, il en était devenu l'âme; et ce n'est qu'au dernier moment, lorsque sa main impuissante se refusait à conduire la plume, qu'il s'était résigné à confier à un autre la lourde tâche de continuer ces *Chroniques* où depuis quinze ans, il avait mis le meilleur de lui-même. Dès ce jour, il s'était senti frappé à mort, et tout en disant que ce n'était qu'un simple *intérim* devant cesser à bref délai, son bon sourire avait quelque chose de navrant et de désolé qui démentait si clairement ses paroles, qu'involontairement les larmes nous venaient aux yeux.

Hélas! l'événement a bientôt justifié ces tristes prévisions et la Rédaction du *Recueil* est au premier rang de ceux que la cruelle mort vient de frapper si douloureusement.

M. Bouley était à lui seul tout le *Recueil*; si nul de nous n'a l'espoir ni l'ambition de le remplacer, du moins chacun est-il prêt à concourir dans la mesure de ses forces à continuer son œuvre, à donner à son journal un peu de la vie, de l'intérêt, de l'utilité qu'il avait su lui infuser à un si haut degré.

Nos lecteurs nous sauront gré de consacrer le dernier numéro de l'année 1885 à la mémoire de Celui qui, sans compter, y a dépensé ses forces pendant près de cinquante ans.

Nous sommes trop près du fatal événement pour étudier, comme elle le mérite, l'œuvre scientifique du *Maître*; nous essaierons de le faire lorsque nous serons un peu plus calmes, que nous serons rentrés en possession de nous-mêmes.

Nous nous bornerons aujourd'hui à réunir en une sorte de *Livre-d'Or*, que conserveront pieusement sa famille, ses élèves, ses amis, les manifestations les plus éclatantes des regrets unanimes qu'a causés cette perte irréparable.

La Rédaction du Recueil de Médecine-Vétérinaire.

C'est dans la nuit du 29 au 30 novembre que s'est éteint après une longue et douloureuse agonie, M. Henri Bouley.

Le même jour, l'Académie des Sciences tenait sa séance heddomadaire; dès le début de la séance, le vice-président, M. l'amiral Jurien de la Gravière a annoncé à l'Académie la mort de son président, M. H. Bouley; d'une voix entrecoupée par les sanglots,

« Il a rappelé la carrière si bien remplie de M. H. Bouley, son en-
« tier dévouement à la science et la généreuse ardeur avec laquelle,
« compté depuis longtemps parmi les grands maîtres, il s'est fait le
« disciple d'un confrère illustre, dont l'Académie l'a vu, mortellement
« frappé déjà par un mal que son expérience jugeait sans faiblesse,
« saluer avec une admiration touchante, la récente et grande décou-
« verte. »

La séance a été levée immédiatement, en signe de deuil.

*
* *

Le lendemain, mardi, 1er décembre, l'Académie de Médecine devait tenir sa séance hebdomadaire; le président, M. Bergeron, a annoncé en ces termes émus la mort de M. H. Bouley.

Messieurs,

« J'ai le douloureux devoir d'annoncer à l'Académie la mort de M. Bouley; notre éminent collègue a succombé dans la nuit de dimanche à lundi, après de longs jours de souffrance. Il y a moins d'un an, rien ne semblait annoncer que cette constitution si vigoureuse, si bien équilibrée, eût reçu la moindre atteinte, et l'ardeur avec laquelle il intervenait dans les discussions de l'Académie, témoignait que cette intelligence si remarquable, cet esprit toujours si ouvert, toujours si alerte, n'avaient rien perdu de leur vigueur.

« Il y a quelques semaines à peine, il était encore parmi nous et il présidait l'Académie des Sciences; mais alors son visage portait déjà l'empreinte des souffrances auxquelles il était en proie.

« Toutefois, rien ne faisait encore présager un dénoûment aussi prochain. Mais le mal dont il était atteint prépare aux malades et à leur entourage de ces teribles surprises et c'est au milieu des plus douloureuses alternatives de moins mal et de pire que notre collègue s'est éteint.

« M. Bouley avait conquis par ses travaux et par son enseignement, une place éminente dans l'élite de nos savants, il était même arrivé au suprême honneur que puisse ambitionner un savant français, à la présidence de l'Académie des Sciences, mais il avait aussi conquis, par sa bienveillance, par sa cordialité, un bien précieux, l'affection de tous ceux qui l'avaient approché.

« D'autres diront et diront mieux que je ne saurais le faire ce qu'a été son enseignement clinique à l'Ecole d'Alfort, quels progrès il lui a fait faire, quelles améliorations il a introduites, comme Inspecteur général des écoles vétérinaires, dans la direction générale des études; d'autres diront aussi quels immenses services il a rendus au pays par les mesures sanitaires prescrites sur son initiative et qui, en arrêtant les progrès des plus terribles épizooties, ont préservé nos agriculteurs des désastres qui ont affligé la plupart des autres nations de l'Europe; d'autres enfin rappelleront cet ardent et insatiable amour du progrès dont il a été animé toute sa vie et qui, dans ces derniers temps, avait fait de lui l'apôtre le plus convaincu et le plus militant des nouvelles doctrines, de celles de notre illustre collègue M. Pasteur.

« Pour moi, je me bornerai à dire que la mort de M. Bouley laisse dans nos rangs un vide, aujourd'hui bien difficile à combler, et, lorsque je m'explique ainsi, je ne veux seulement pas faire allusion à ses vastes connaissances spéciales, je veux parler surtout de la part toujours si brillante et si utile qu'il a prise à toutes les grandes discussions qui ont eu lieu dans cette enceinte, sur la physiologie et la pathologie comparées.

« Je crois donc répondre au sentiment unanime de l'Académie en disant qu'elle perd en M. Bouley l'un des hommes qui, depuis plus d'un quart de siècle, ont jeté sur ses travaux le plus grand lustre.

Les obsèques auront lieu demain à midi, et je ne doute pas que la plupart de nos collègues se joindront au Bureau et à la délégation offi-

cielle pour rendre à notre regretté collègue, les derniers honneurs. »

En signe de deuil, je propose de lever la séance. (*Marques d'assentiment unanimes*).

*
* *

Les obsèques de M. Henri Bouley ont été célébrées, le mercredi 2 décembre, au milieu d'un concours immense d'assistants.

Le char funèbre disparaissait sous les couronnes envoyées de toutes parts, et parmi lesquelles on remarquait celles offertes par le Corps enseignant et les Élèves de chacune des trois Écoles vétérinaires d'Alfort, Lyon et Toulouse, par le Muséum d'histoire naturelle, par le corps des vétérinaires militaires, par diverses Sociétés vétérinaires.

Les honneurs militaires dus au Commandeur de la Légion d'honneur étaient rendus, à la maison mortuaire, par un bataillon du 36e de ligne avec le drapeau et la musique.

Les cordons du poêle étaient tenus par :

MM. l'amiral Jurien de La Gravière, vice-président de l'Académie des sciences;

Hervé-Mangon, ancien ministre de l'agriculture;

Frémy, directeur du Muséum d'histoire naturelle;

C. Leblanc, membre de l'Académie de médecine;

Tisserand, directeur de l'agriculture;

Chauveau, directeur de l'École vétérinaire de Lyon;

Louis Passy, secrétaire général de la Société nationale d'agriculture;

André Sanson, président de la Société centrale de médecine vétérinaire.

Le deuil était conduit par M. le docteur Paul Bouley et par M. le docteur Meuriot, fils et gendre du défunt.

Venaient ensuite :

L'Institut, représenté par M. Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et par une nombreuse délégation, parmi laquelle on remarquait MM. Paul Bert, Berthelot, Blanchard, Charcot, Chatin, Daubrée, Debray, Milne-Edwards, général Favé, Charles Garnier, baron Larrey, de Lesseps, amiral Mouchez, amiral Pâris, Pasteur, Péligot, Camille Rousset, Léon Say, Jules Simon, Vulpian, etc.

L'Académie de médecine presque tout entière et ayant à sa tête M. Bergeron, président; M. Trélat, vice-président ; M. J. Béclard, secrétaire perpétuel, et M. A. Proust, secrétaire.

Les professeurs et aides naturalistes du Muséum d'Histoire naturelle.

Le Comité consultatif d'Hygiène de France, représenté par M. Brouardel, son président, et la plupart de ses membres.

Le Comité consultatif des Épizooties, ayant à sa tête son président, M. Teisserenc de Bort, ancien Ministre de l'Agriculture et du Commerce, vice-président du Sénat.

La Société centrale de médecine vétérinaire tout entière.

La Société nationale d'agriculture de France.

La Société de biologie.

La Société d'acclimatation.

La Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle.

L'École vétérinaire d'Alfort, professeurs, administration et élèves.

MM. les professeurs Arloing et Péteaux, représentant, avec M. Chauveau, directeur, l'École vétérinaire de Lyon.

M. C. Baillet, directeur de l'École vétérinaire de Toulouse, représentant cette École.

MM. Capon, Hédieux et Bizot, vétérinaires principaux de première classe, membres de la Commission d'hygiène hippique, suivis de tous les vétérinaires militaires appartenant aux garnisons de Paris, Vincennes et Versailles et d'un grand nombre d'autres appartenant aux garnisons les plus éloignées.

Enfin une énorme affluence d'amis et de vétérinaires de Paris et de la province.

La plupart des Sociétés et Associations vétérinaires de France s'étaient fait représenter par plusieurs de leurs membres ou par des délégations spéciales.

Après le service religieux, célébré à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, le cortège s'est dirigé vers le cimetière Montparnasse, où des discours ont été prononcés par :

MM. Hervé-Mangon, au nom de l'Académie des sciences;

Milne-Edwards et Frémy, au nom du Muséum d'histoire naturelle;

C. Leblanc, au nom de l'Académie de médecine;

Brouardel, au nom du Comité consultatif d'hygiène de France;

Arm. Goubaux, au nom des Écoles vétérinaires;

Louis Passy, au nom de la Société nationale d'agriculture;

De Quatrefages, au nom de la Société d'acclimatation;

Dumontpallier, au nom de la Société de biologie;

André Sanson, au nom de la Société centrale de médecine vétérinaire;

Bizot, vétérinaire principal, au nom des vétérinaires de l'armée;

Lefebvre (du Havre), au nom des Sociétés et Associations vétérinaires de France.

A quatre heures, tout était terminé et la foule s'écoulait sous l'impression de cette imposante cérémonie, digne du savant et de l'homme qui laisse derrière lui de si touchants regrets.



DISCOURS

Discours de M. HERVÉ-MANGON

AU NOM DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

MESSIEURS,

L'Académie des Sciences, si souvent et si cruellement atteinte depuis quelques mois, est frappée d'un nouveau deuil.

Notre excellent Confrère, M. Henri Bouley, a succombé à la maladie contre laquelle nous l'avons vu lutter si courageusement pour occuper, jusqu'au dernier jour, pour ainsi dire, le fauteuil de la présidence auquel l'avaient appelé notre estime et notre affection.

Henri-Marie Bouley, né à Paris le 17 mai 1814, avait à peine 23 ans lorsqu'il fut nommé chef de service des hôpitaux à l'Ecole vétérinaire d'Alfort. En 1839, il devint professeur suppléant, et en 1849 il fut nommé titulaire du cours de Pathologie chirurgicale et de Manuel opératoire. Il occupa cette chaire avec la plus grande distinction jusqu'en 1866, date de sa promotion au grade élevé d'Inspecteur général des Ecoles vétérinaires, dont il a conservé les fonctions jusqu'au jour de sa mort.

L'importance des travaux de Bouley lui mérita l'honneur d'être élu, en 1868, membre de l'Académie des Sciences, dans la section d'économie rurale, en rem-

placement de Rayer. Il reçut la croix de commandeur de la Légion d'honneur, en 1881, des mains de M. Devès, Ministre de l'Agriculture du cabinet Gambetta. Enfin, à la mort de Claude Bernard, il fut nommé, au Muséum d'histoire naturelle, professeur d'un cours de Pathologie comparée.

Jamais carrière consacrée à la science vétérinaire et aux grandes questions de l'hygiène des animaux, si importantes pour l'Agriculture nationale, ne fut plus brillamment et mieux remplie que celle de notre regretté Confrère. Ce n'est ni le lieu ni le moment de rappeler en détail les travaux et les nombreux écrits de Bouley, mais je ne saurais me dispenser de citer quelques-uns de ses titres à la reconnaissance des savants, du corps vetérinaire tout entier et de l'Agriculture française.

A l'époque où notre Confrère débuta dans la carrière de l'enseignement, la morve était fort mal connue, sa cause primitive était ignorée. Le jeune savant donna les moyens d'établir le diagnostic certain de la maladie, en signalant la présence d'ulcérations caractéristiques sous le repli de l'aile interne du nez, il fit voir enfin que la morve pouvait être spontanée, sous l'influence d'une nourriture insuffisante et d'un travail exagéré. Depuis ces découvertes, les hommes, mis en garde contre le danger de la contagion, ont échappé aux atteintes de cette terrible maladie, et les animaux, soignés d'une manière plus rationnelle, en sont actuellement plus rarement atteints.

La péripneumonie du gros bétail est un des plus redoutables fléaux de l'Agriculture. Nommé membre de la commission chargée, en 1850, d'étudier cette ma-

ladie, Bouley donna, dans son rapport, la démonstration certaine du caractère contagieux de cette affection, et posa, dès cette époque, le principe des moyens administratifs qui permettent de la combattre aujourd'hui avec tant de succès.

En 1865, une maladie inconnue sévissait avec violence, en Angleterre, sur le bétail. Bouley fut chargé d'aller étudier sur place la cause du mal. Le jour même de son arrivée sur le territoire britannique, il reconnut que cette maladie meurtrière n'était autre que le typhus contagieux des bêtes à cornes. Il en informa, par le télégraphe, le Gouvernement français, signala l'imminence du danger, indiqua les mesures à prendre d'urgence pour l'éviter, et parvint, par sa perspicacité et son énergie, à préserver notre pays d'un fléau qui fit perdre à l'Angleterre et à la Hollande près de 500.000 têtes de gros bétail.

A la suite de plusieurs missions accomplies dans les contrées où sévissait le typhus contagieux, Bouley démontra, d'une part, que cette maladie, originaire des steppes de l'Europe orientale, ne se développe jamais spontanément dans l'Europe occidentale où elle ne peut être introduite que par la voie de la contagion, et, d'autre part, que, dans tous les pays de cette dernière partie de l'Europe, on est toujours maître d'arrêter les ravages du typhus si l'on sait étouffer, par des sacrifices faits à propos, les foyers de la contagion partout où ils tendent à s'allumer. Ces faits bien établis ont servi de bases aux mesures sanitaires qui, jusqu'à présent, nous ont préservés des ravages de ce redoutable fléau.

Préparé par ses études des maladies contagieuses et par ses nombreuses missions, Bouley a été l'un des prin-

cipaux auteurs de la réforme de notre législation sur la police sanitaire des animaux. On lui doit un très grand nombre de rapports et de documents officiels sur cette matière. Jamais la science appliquée n'a mieux éclairé les principes d'une législation nouvelle. L'expérience est aujourd'hui complète, et l'on peut affirmer que cette législation, due en grande partie aux travaux de Bouley, a diminué dans une énorme proportion et tend à réduire de plus en plus les pertes de bestiaux qui pesaient si lourdement autrefois sur notre Agriculture.

Pendant toute sa vie, Bouley a été attaché à l'enseignement vétérinaire. Il avait pour ses collègues, presque tous ses anciens élèves, un attachement et un dévouement sans bornes. Il a puissamment aidé aux progrès que l'art vétérinaire a faits dans l'estime publique depuis un certain nombre d'années. « Nul, disait récem-
« ment notre illustre Confrère, M. Pasteur, n'a plus ho-
« noré que Bouley l'art vétérinaire. Par son talent, par
« son caractère, par son enthousiasme pour les choses
« de la science, il a triomphé de certains préjugés qui,
« sournoisement, empêchaient la profession vétéri-
« naire de prendre la place qui lui est due. »

Ce n'est point, en effet, à des mesures législatives comme le supposent certaines personnes, ce n'est point à ce que l'on appelle la protection de l'Etat que l'on doit demander le relèvement d'une profession libérale : c'est par la valeur et la dignité personnelles de ses membres qu'elle obtient l'autorité qui fait sa force et sa grandeur. La profession vétérinaire, pour continuer à grandir et à s'élever, n'a besoin, comme l'a dit M. Pasteur, que de conserver à sa tête une élite de professeurs et de savants, élèves de Bouley et continuateurs de son œuvre.

Bouley fut des premiers à comprendre les idées et les théories de M. Pasteur. Il croyait fermement et avec raison qu'elles sont appelées à renouveler la médecine et l'hygiène. Ce sera son honneur de n'avoir jamais perdu une occasion d'exposer, de développer et de défendre les doctrines du Maître. Il mettait au service de cette grande cause sa parole élégante et facile, son éloquence aimable et persuasive, la grâce et le charme naturel de sa personne : toutes ces qualités, en un mot, qui faisaient de lui, dans les discussions scientifiques, un conquérant par la parole.

Depuis quelque temps déjà Bouley ressentait les atteintes de la maladie à laquelle il devait succomber ; il en suivait les progrès sans se faire aucune illusion. Ses amis voyaient, avec douleur, cet homme, si robuste encore il y a quelques mois, lutter inutilement contre la mort avec un courage et une fermeté qui faisaient l'admiration des confidents de ses souffrances et de ses pensées intimes.

Bouley était aimé de tous ceux qui le connaissaient et laissera un grand vide dans le sein des nombreuses Sociétés savantes auxquelles il appartenait. Ses travaux resteront dans la science, et l'Agriculture ne cessera pas d'en profiter ; ses Confrères ne l'oublieront jamais, et sa vie si bien remplie par d'utiles labeurs servira longtemps de modèle à ceux qui viendront après lui.

Adieu, cher Confrère, puissent les hommages que nous rendons à ta mémoire adoucir pour ta famille l'amertume de ses regrets !

Discours de M. MILNE-EDWARDS

AU NOM DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

Messieurs,

Au nom du Muséum d'histoire naturelle, je viens dire un dernier adieu au Confrère regretté et à l'homme de bien que nous aimions et que nous pleurons tous.

Henri Bouley ne nous a appartenu que peu de temps, mais, avant sa nomination de professeur, il était déjà des nôtres par ses études, par les tendances de son esprit, par ses amitiés. Ce n'est qu'à la fin de 1879, lorsque la mort de Claude Bernard laissa vacante la chaire de Physiologie générale, que le Muséum et l'Académie des Sciences le désignèrent pour recueillir ce lourd héritage; c'était une preuve éclatante de l'estime qu'il avait su inspirer. Ces présentations faites par les hommes les plus autorisés du pays sont d'ordinaire écoutées et confirmées ; il n'en fut pas ainsi. Le Ministre donna la succession de Claude Bernard à un professeur éminent, mais dont les travaux, fort appréciés, avaient été conçus dans une direction différente; il créa en même temps au Muséum un enseignement nouveau, celui de la Pathologie comparée, et il y appela Bouley.

Notre ami avait alors soixante-six ans; après une carrière brillante et bien remplie, il aurait pu aspirer au repos, ou se borner à continuer une route facile, en suivant les voies tracées et aplanies par les efforts de ses devanciers. Cependant il n'hésita pas à accepter la tâche difficile qu'on lui confiait, parce qu'il comprit

qu'il ferait là une œuvre utile et qu'il était de force à la mener à bien.

Son but était de montrer que la médecine ne progresse qu'en s'appuyant sur l'expérimentation, que les hypothèses basées sur l'observation seule sont trop souvent vaines et fausses, que les maladies des animaux peuvent et doivent éclairer la pathologie de l'homme, enfin que les manifestations de la vie, comme les troubles de l'organisme, sont gouvernées par des règles scientifiques dont l'expérience peut donner la signification. Il cherchait aussi à mettre en évidence l'application des belles découvertes qui venaient d'être faites sur la nature des maladies contagieuses, sur l'influence et le rôle des êtres infiniment petits que l'on appelle des *microbes*, sur les transformations successives que la culture leur fait subir pour en atténuer l'action ou en réveiller la virulence.

Les qualités de professeur que Bouley avait montrées à un si haut degré dans sa jeunesse, à l'époque où il enseignait la clinique des animaux aux élèves de l'École vétérinaire d'Alfort, il les retrouva intactes lorsqu'il monta dans sa chaire du Muséum. Son passage trop court laissera des traces durables et ses auditeurs n'oublieront pas les leçons éloquentes qui, maintenant réunies en volumes, seront toujours consultées avec fruit. Il y apportait la chaleur de pensée, l'élégance de langage, la conviction ardente qui donnaient tant de charme à sa parole. Il s'appliquait surtout à suivre l'enchaînement logique des expériences et des idées qui ont éclairé l'histoire de ces maladies terribles connues sous le nom de *péripneumonie*, de *charbon*, de *tuberculose* et de *rage*. Il savait communiquer l'enthousiasme qui

l'animait pour les nouvelles doctrines de M. Pasteur dont il a été l'ami dévoué et l'admirateur fervent. C'était avec une impatience presque fiévreuse qu'il suivait les progrès de ses recherches, et avec un véritable bonheur qu'il en saluait le succès; de ce côté il voyait poindre la lumière et il voulait qu'elle pût luire aux yeux de tous. Il se fit l'apôtre et le champion des doctrines de cet illustre physiologiste, et, toujours sur la brèche, dans son cours, dans ses conférences, dans ses écrits, il s'efforça de faire partager sa conviction et de ramener les incrédules.

Ce fut avec une émotion profonde et touchante qu'il présida cette séance mémorable de l'Académie où celui qu'il aimait à appeler « le Maître » fit connaître les immenses résultats auxquels l'avait conduit une méthode expérimentale sévère, guidée par une merveilleuse sagacité; la rage, cette maladie affreuse, implacable, venait d'être domptée, et Bouley se rappelait que, dans ce combat livré par la science et dont elle sortait victorieuse, il avait aussi lutté pour la bonne cause et il sentait que la gloire du Maître rayonnait sur lui. Pour ce cœur loyal, ce fut le triomphe le plus pur qu'il ait jamais souhaité, car si Bouley traitait parfois avec un scepticisme doucement railleur les croyances de notre vieille société, il avait le respect et l'amour de la science; il disait souvent que la mission de l'homme est d'arriver par le progrès incessant au règne de la vérité; dans cette voie, comme un pionnier infatigable, il a travaillé pour le bien de l'humanité.

Il eut le rare privilège de ne compter que des amis, ses émules et ses contradicteurs n'ont jamais été ses ennemis. Son cœur s'ouvrait à tous, surtout aux faibles

et aux jeunes; ceux-là étaient les bienvenus, il les conseillait, les couvrait de sa protection et même les aidait trop facilement de sa bourse; quelques-uns en abusaient; sans se décourager, il se consolait par de nouveaux bienfaits et ses élèves ont été plus d'une fois obligés de veiller autour de lui pour le soustraire à des sollicitations trop intéressées que sa bonté n'aurait pas su repousser.

C'est au moment où les honneurs lui arrivaient de tous côtés, comme la consécration d'une vie de labeur qu'il ressentit les atteintes du mal qui devait nous l'enlever. La netteté de son jugement, l'habitude qu'il avait de l'observation, ses connaissances médicales ne lui laissèrent aucune illusion; il accepta sans faiblesse le coup qui le frappait et, heureux de sentir que son intelligence survivrait à ses forces, il s'apprêta à lutter jusqu'au bout. Nous l'avons vu diriger les séances de l'Académie, s'associer à ses travaux, prendre part aux délibérations du Muséum jusqu'au moment où la maladie l'a terrassé. Il est mort au champ d'honneur, entouré d'amitiés fidèles; les souvenirs qu'il laisse assurent à sa mémoire la sympathie et les regrets de tous.

Paroles d'Adieu prononcées par M. FRÉMY

AU NOM DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

Messieurs,

Des voix éloquentes et autorisées viennent de faire ressortir toute l'étendue de la perte qui frappe la science aujourd'hui. Permettez à un des vieux amis de Bouley de lui adresser le dernier adieu.

Vous connaissiez tous la bonté et la bienveillance de notre cher Confrère! Resté jeune de cœur et d'esprit, il aimait la jeunesse; il portait à ses élèves une affection paternelle.

Il avait un enthousiasme véritable pour toutes les découvertes. Vous savez avec quelle chaleur communicative il nous faisait admirer les beaux travaux de M. Pasteur; c'était avec une joie patriotique qu'il annonçait des résultats qui honorent le Pays.

Son esprit généreux le portait à s'effacer devant le mérite des autres savants. Dans une circonstance que je suis heureux de rappeler ici, l'Académie des Sciences a eu la preuve touchante de sa modestie. Nous voulions le porter à la Présidence de notre Compagnie; son élection était assurée; il était fier d'honorer, par sa nomination, la profession qu'il représentait si dignement. Au moment même de l'élection, je vins lui apprendre qu'un de nos éminents Confrères, plus ancien que lui à

l'Académie, n'avait pas encore présidé nos séances. Bouley n'hésite pas, il prend la parole, déclare à l'Académie qu'il renonce à la Présidence et prie ses Confrères de voter pour celui qu'il désigne. En recevant nos félicitations, Bouley nous disait : « J'ai fait mon devoir, « mais lorsque mon tour viendra, il sera peut-être trop « tard. »

Hélas! il avait raison : il ressentait déjà les atteintes d'une maladie qu'il connaissait et qui ne pardonne pas ; vous le voyez, Messieurs, il n'est pas arrivé au terme de sa présidence.

Tel était le savant éminent, l'homme de bien, l'ami dévoué que nous pleurons aujourd'hui.

J'exprimerai, je n'en doute pas, le sentiment de tous ceux qui l'ont connu, c'est-à-dire de tous ceux qui l'aimaient, en disant que notre cher Confrère laissera dans nos cœurs un souvenir qui ne s'effacera pas.

Adieu, cher ami, adieu!

Discours de M. Camille LEBLANC

AU NOM DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Messieurs,

L'Académie de médecine m'a confié la douloureuse mission d'être l'interprète des regrets que lui inspire la perte d'Henry Bouley, l'un de ses anciens présidents.

Je fus son élève et j'oserai dire son ami ; sa bienveillance ne m'a jamais fait défaut et je lui reporte en grande partie l'honneur de faire partie de la savante compagnie, dont je suis aujourd'hui l'organe.

Fils de Bouley jeune, membre de l'Académie de médecine, allié de vétérinaires praticiens de Paris, notre regretté collègue n'a jamais oublié son origine, et le président de l'Académie des sciences s'est toujours honoré de son titre de vétérinaire. A l'exemple de son père et d'autres confrères ayant fait partie de notre section, il a contribué pour une large part au relèvement de notre profession ; aussi sa mémoire restera-t-elle impérissable parmi nous.

Depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour néfaste j'ai pu voir cet esprit distingué parcourir sa brillante carrière, brusquement interrompue par la mort, au moment où le savant était parvenu à la plus haute dignité scientifique. Ce n'est pas ici le moment de faire connaître ses nombreux travaux et d'énumérer tous les titres conquis en cinquante années d'un labeur incessant ; je me bornerai à tracer en quelques lignes cette vie si bien remplie.

A peine sorti de l'Ecole d'Alfort, où il était entré après avoir fait de brillantes études littéraires, H. Bouley fut nommé, le 18 octobre 1837, chef du service de clinique dans cette même école, dont il avait été l'un des lauréats ; bientôt, le 15 avril 1839, il devenait professeur adjoint, et le 8 octobre 1845, professeur titulaire à la place de Renault.

Tous ceux qui furent ses élèves de 1839 à 1866 se souviendront toujours du jeune et éloquent professeur qui les instruisait et qui les charmait en même temps ; son talent de parole éclatait à l'égal de ses connaissances pratiques dans ces leçons cliniques faites le plus souvent *ex-abrupto*, dès qu'un cas intéressant se présentait dans les hôpitaux ; la sûreté de son diagnostic et son habileté opératoire étaient remarquables ; aussi, tant qu'il fut professeur, la clinique d'Alfort a joui d'une renommée incontestée.

Collaborateur du *Recueil de médecine vétérinaire* depuis 1841, et devenu, en 1845, son rédacteur en chef, H. Bouley fut dès ce moment l'âme de cette publication, la première de la presse vétérinaire ; chez lui, l'écrivain n'était pas inférieur à l'orateur. Polémiste parfois ardent, il a pu avoir des adversaires, jamais d'ennemis. Connaissant à fond toutes les questions vétérinaires, il a prodigué dans son journal les articles et les chroniques ; en les classant, on pourrait faire des volumes résumant l'histoire de nos progrès accomplis depuis quarante années. Vulgarisateur hors ligne, il a tenu ses lecteurs au courant de toutes les découvertes faites dans toutes les branches de la science médicale. Cette œuvre est considérable, et par cela même on s'explique que son auteur ait publié si peu de livres. Son *Traité sur*

l'organisation du pied du cheval ne comprend que l'anatomie et la physiologie de cette région ; malheureusement, la partie qui devait traiter de la pathologie n'a pas paru ; mais on peut la reconstituer en lisant les nombreuses monographies publiées par notre collègue sur les maladies du pied. C'est en 1884 qu'a paru son *Traité sur la nature vivante de la contagion.* Cet ouvrage restera comme étant le programme d'une ère nouvelle dans l'histoire de la médecine.

En 1856, H. Bouley entreprit la tâche ardue de publier un dictionnaire de médecine et de chirurgie vétérinaires, qu'il n'a pu voir terminé. Il y a inséré des articles nombreux, qui seront consultés avec fruit par les générations futures, quoique le cours du temps et les progrès de la science changent parfois les vérités du moment en erreurs.

L'un des fondateurs de la Société centrale de médecine vétérinaire et le dernier survivant de tous, il en a été depuis trente-trois ans le secrétaire général ; plus qu'aucun de ses membres, il a contribué à la maintenir dans la voie purement scientifique qui fait son honneur.

Après la mort de Renault et la retraite de Lecoq, H. Bouley fut nommé inspecteur général des Ecoles vétérinaires sans avoir passé par la direction de l'une d'elles ; les éminents services qu'il venait de rendre lors de l'invasion de la peste bovine en France et sa haute position scientifique justifiaient cette exception ; tous les vétérinaires se félicitèrent de cette nomination, qui plaçait à leur tête l'illustre confrère, que chacun d'eux aimait et estimait.

Depuis 1855, il faisait partie de l'Académie de méde-

cine ; est-il besoin de rappeler devant vous la part qu'il a prise à ses travaux ? Dès son entrée, il se fit remarquer lors de la discussion sur le séton, et il lutta non sans succès contre un adversaire redoutable, Malgaigne ; depuis, il a pris la parole dans de nombreuses discussions, ayant pour objet l'herpès tonsurant, la morve, la vaccine, la rage, la peste bovine, l'infection purulente, la tuberculose, etc.

Ses collègues l'avaient apprécié à sa juste valeur et, en 1877, leurs suffrages, presque unanimes, l'appelèrent à la présidence, honneur d'autant plus appréciable qu'il était plus rare, car H. Bouley était le second vétérinaire nommé président de la savante compagnie ; avant lui, Barthélemy avait occupé, pendant un intérim de quelques mois, le fauteuil présidentiel.

Esprit ardent et ami du progrès, notre regretté collègue aimait à encourager les auteurs de découvertes ; il mettait tout son enthousiasme à défendre les opinions qu'il avait embrassées, et chacun de nous honorait ses profondes convictions ; si parfois il a dû revenir sur des idées soutenues d'abord avec sa vigueur ordinaire, il le faisait avec tant de bonne grâce et de loyauté, qu'on s'inclinait devant ce courage si rare, même parmi les savants.

Dans ces dernières années, il avait adopté avec ardeur les doctrines de son illustre collègue, M. Pasteur, et il avait apporté à les défendre son double talent d'orateur et d'écrivain. Dans cette chaire du Muséum consacrée à la pathologie comparée et qu'il était désigné pour occuper, il consacrait les heures de ses leçons à répandre les idées nouvelles ; son livre sur la contagion en est le fidèle reflet, et il a contribué pour une large part à les faire connaître.

La dernière fois qu'il prit la parole parmi nous, ce fut pour remplir le pieux devoir de rendre hommage à la mémoire de Magne, notre non moins regretté collègue.

Ses nombreux travaux lui avaient ouvert la porte de l'Académie des sciences, où il avait reconquis la place un moment ravie à notre profession ; en 1885, il présidait cette illustre compagnie. Ce suprême honneur fut pour lui le couronnement d'une carrière tout entière consacrée à l'étude, et il devait succomber sans voir finir cette année si bien commencée.

Jusqu'à la fin de sa vie, et malgré ses souffrances, il n'a pas cessé d'assister à nos séances, et le 2 novembre, nous l'avons vu arriver presque défaillant pour siéger au milieu de nous ; on peut dire que ses derniers moments ont été consacrés aux Sociétés savantes, dont il fut toujours l'un des membres les plus distingués et les plus assidus.

Chez Henry Bouley l'homme valait le savant ; sa bonté était extrême, et personne n'a mieux que lui pratiqué le pardon des injures. Aimable et accueillant pour tous, même pour les plus humbles, il avait horreur de repousser une demande. Le nombre de ceux qui lui doivent de la reconnaissance est bien grand ; si parmi eux il a trouvé quelques ingrats, il les a plaints, et jusqu'à la fin de sa vie il est toujours resté bon et bienveillant.

La foule qui se presse autour de sa tombe pour lui adresser un suprême adieu est la preuve la plus touchante de l'affection qu'il avait su inspirer. Aussi suis-je certain que tous vous direz avec moi : « Repose en paix, cher Maître, ton souvenir restera à jamais gravé dans le cœur de tes collègues et de tes élèves. »



Discours de M. BROUARDEL

AU NOM DU COMITÉ CONSULTATIF D'HYGIÈNE DE FRANCE

Messieurs,

M. Henri Bouley a été un des membres les plus actifs du Comité consultatif d'Hygiène de France. Celui-ci a voulu qu'au moment de la séparation, son Président résumât le rôle que notre collègue a rempli avec tant de talent.

Ce qui caractérise la nature propre de M. Bouley, ce qui constitue l'unité de sa vie scientifique, c'est son amour passionné, sa foi dans le progrès. Quand son intelligence apercevait une voie nouvelle, elle s'y précipitait avec une ardeur de néophyte, il semblait que la lumière que versait la découverte récente mettait dans l'ombre les anciennes convictions de notre collègue: ce n'était pas un sacrifice que faisait M. Bouley, quand il confessait ses erreurs passées, c'était un tribut qu'il apportait à la vérité nouvelle, c'était un ornement dont il tenait à la parer. Il est juste d'ajouter que chacun de ses retours a été légitime, c'est à la cause de la vérité que s'est rallié définitivement M. Bouley. Que l'on se souvienne des discussions sur la morve, le vaccin, la rage, la fièvre aphteuse, etc.

Pour défendre ses opinions, M. Bouley était admirablement doué. Il possédait un talent oratoire auquel chacun a rendu justice, même ses adversaires. L'élocution était facile, élégante, ornée de souvenirs littéraires finement choisis. Les arguments étaient bien présentés, atteignaient avec précision le point faible de

la discussion adverse ; dans toutes les Sociétés dont il était membre, il a été un des orateurs les plus appréciés, il charmait.

Ce n'était pas seulement ces qualités maîtresses que nous aimions en M. Bouley, mais l'homme lui-même. Il était d'une bonté, d'une bienveillance extrêmes. Ceux qui ont vécu dans son intimité auraient peine à évoquer de cet homme d'un esprit si fin, si malicieux, le souvenir de quelque médisance.

Il ne connaissait pas les arrière-pensées rancunières. Il est souvent monté à la tribune de l'Académie pour défendre ceux qui, quelques jours avant, l'avaient attaqué avec le plus d'ardeur.

Ses amis se sont parfois étonnés de lui voir accorder son patronage à des opinions fort hasardées. M. Bouley était simplement la victime de ses deux grandes qualités : son amour du progrès et son extrême indulgence. Son accueil n'a jamais découragé quelqu'un, et quand il croyait trouver dans les idées d'un inventeur la lueur, même vacillante, d'une vérité inconnue, notre collègue ne craignait pas de marcher seul au combat.

Ce rôle d'éclaireur l'a parfois engagé dans des chemins difficiles ; là encore son erreur passagère a eu sa source dans l'espoir de hâter l'essor d'une vérité nouvelle.

M. Bouley a pris une large part aux conquêtes accomplies en hygiène depuis trente ans. Dans tous les débats qu'ont soulevés les origines des épidémies et des épizooties, il a été au premier rang des combattants, il a été l'un des fondateurs et l'un des présidents de la Société de Médecine publique ; il a fait plus, ses livres sur la péripneumonie épizootique, sur les maladies con-

tagieuses du bétail n'ont pas seulement montré quels étaient les modes de la contagion, mais ceux de la préservation. Ils ont été le point de départ de la loi du 21 juillet 1881 sur la police sanitaire des animaux.

Ses travaux sur les maladies contagieuses, qui atteignent l'homme, ne seront pas moins utiles à consulter quand on voudra faire pour celui-ci une loi sanitaire analogue.

Dans cette vie si laborieuse, M. Bouley a plus dépensé pour propager les découvertes de ses collègues que pour défendre ses propres opinions. Il a apporté dans cette lutte, dans cet apostolat, une abondance de preuves tirées de son expérience pratique, et son originalité personnelle ; les arguments qu'il a invoqués sont bien marqués à son empreinte ; on peut en l'appliquant à M. Bouley lui-même, accentuer la phrase qu'il inscrivait en 1882 presqu'en tête de ses leçons du Muséum : *Inventa narrare non inglorium.* Cette pensée est juste ; ce sera une gloire pour notre collègue d'avoir un des premiers compris la portée des doctrines de celui que jusqu'à son dernier jour, il a nommé son maître. L'influence de M. Bouley a eu une large part dans leur adoption par le Comité consultatif d'Hygiène ; celui-ci tenait à le dire et à en remercier le savant qui dans une vie de lutte et de triomphe, a combattu sans que la vieillesse ait jamais refroidi son ardeur, augmentant chaque jour la somme de nos connaissances et le nombre de ses amis.

En vous adressant, mon cher collègue, le dernier salut du Comité, je vous apporte l'hommage de sa profonde douleur et de sa reconnaissance.

Discours de M. Armand GOUBAUX (Directeur de l'École d'Alfort)

AU NOM DES ÉCOLES VÉTÉRINAIRES DE FRANCE

Messieurs,

Un homme considérable par sa science, son érudition, les travaux qu'il a publiés, les positions scientifiques qu'il a conquises, vient de s'éteindre !

La profession vétérinaire dont j'exprime ici les sentiments se trouve, par sa mort, plongée dans un deuil profond.

Permettez-moi, au moment où cette tombe va se fermer sur sa dépouille mortelle, de vous dire, en quelques mots, quel était *celui* que nous venons d'accompagner à sa dernière demeure et de lui adresser nos éternels adieux.

Henri-Marie Bouley, est né à Paris, le 17 mai 1814. Son père, vétérinaire, et sa mère, femme très distinguée, eurent pour leurs enfants toutes les prévoyances, en leur faisant donner une bonne éducation, qui devait un jour les mettre à même d'acquérir une situation élevée dans la profession qu'ils embrasseraient.

Des trois enfants de M. Bouley jeune, les deux garçons se livrèrent à l'étude des sciences : l'aîné, Jean Bouley, fut un savant et remarquable médecin des hôpitaux de Paris, dont ses élèves ne parlent encore aujourd'hui qu'avec respect et vénération. Henri Bouley, le plus jeune, entra comme élève à l'École d'Alfort le 16 octobre 1832.

Pendant tout le cours de ses études, il se fit remarquer par son intelligence et par une très grande aptitude à s'assimiler les idées de ses maîtres. Il obtint successivement les quatre premiers prix.

Après avoir reçu le diplôme de vétérinaire, en 1836, il revint chez son père, et se livra, bien malgré ses goûts, à l'exercice de la clientèle.

Un malheur survenu le 26 août 1837, établit une vacance de chef de service à la chaire de clinique, par la mort de l'infortuné Maillet, qui se noya accidentellement dans la Seine.

Le 16 octobre suivant, M. Henri Bouley se présenta au concours, l'emporta sur ses divers concurrents, et fut nommé chef de service de troisième classe par arrêté ministériel du 1er novembre suivant. C'était là une position bien modeste, sous le rapport du traitement, mais elle ouvrait un avenir à celui qui avait du goût pour l'enseignement.

Tout en accomplissant rigoureusement son devoir, il se livra avec joie à l'étude et rédigea plusieurs Mémoires qui furent imprimés soit dans l'*Encyclopédie d'agriculture pratique ou Maison rustique du XIXe siècle*, soit dans le *Recueil de médecine vétérinaire*. Ces travaux firent bien présager l'avenir qui était réservé à leur auteur.

Des changements survinrent quelques années plus tard dans le personnel enseignant de l'École d'Alfort, après la mort de Huzard, inspecteur général des Écoles vétérinaires. M. Yvart lui succéda, et M. Eugène Renault devint directeur.

A cette époque, le Directeur demeurait titulaire de la chaire à laquelle il avait été attaché, mais il était suppléé dans ses fonctions par un professeur adjoint.

Un concours s'ouvrit le 15 avril 1839 pour remplir cet emploi. M. Bouley s'y présenta et l'emporta de nouveau sur tous ses compétiteurs. Il fut, dès lors, chargé de la clinique et des cours de chirurgie, de ferrure et de jurisprudence commerciale.

Plus tard, par suite d'une organisation nouvelle de l'enseignement, il devint, sans concours, titulaire de cette chaire, à partir du 1er octobre 1845, jusqu'au 1er janvier 1866.

La passion qu'il montrait à s'occuper de la clinique faisait souvent dire en parlant de lui : « *La lame usera le fourreau* ». Il ne se couchait jamais sans faire une visite de ses nombreux malades, et il lui est arrivé, plus d'une fois, de prévenir ainsi des complications ou des accidents qui auraient pu se produire dans le courant de la nuit.

Tous ces travaux, accomplis chaque jour, pour lesquels il oubliait trop facilement l'heure des repas, lui ont causé plusieurs fois des maladies graves que sa forte constitution, et peut-être son énergie lui ont permis de surmonter.

M. Henri Bouley s'est acquis une notoriété universelle, et il la méritait bien. Cette notoriété devait le faire appeler à de plus hautes destinées.

En 1865, une terrible maladie sévit en Angleterre, et ensuite en France. M. Bouley, envoyé en Angleterre, constata le *Typhus contagieux des bêtes à cornes*.

Sur sa proposition, des mesures sanitaires énergiques furent mises en application, et la maladie disparut, n'ayant heureusement, fait périr qu'un petit nombre d'animaux, quand elle aurait pu causer la ruine des cultivateurs.

Après cette mission, M. Bouley fut nommé directement Inspecteur général des Écoles vétérinaires par un décret daté du 6 janvier 1866.

Sa nomination au grade le plus élevé de la hiérarchie vétérinaire était la juste récompense des services qu'il venait de rendre.

Ce nouveau grade l'appelait à résider à Paris, et le privait de son enseignement. Si ses occupations changèrent, son activité resta la même : il visita périodiquement les trois Écoles vétérinaires françaises, étudia leur mode d'enseignement, présida, tour à tour, les examens des Élèves de ces Écoles, et s'occupa d'y introduire diverses améliorations.

A Paris, il ajouta aux titres scientifiques qu'il possédait déjà, ceux de Membre de l'Académie des sciences, de Professeur de médecine comparée au Muséum d'Histoire naturelle, de Membre de la Société centrale d'agriculture de France et continua ses relations assidues avec l'Académie de Médecine, la Société de Biologie, la Société d'acclimatation et la Société Nationale et Centrale de Médecine vétérinaire.

Je ne ferai que mentionner, et sans en nommer aucun, tous les travaux qu'il a publiés sur la Chirurgie, la Pathologie, la Thérapeutique, la Toxicologie, l'Anatomie, la Physiologie, la Jurisprudence commerciale, l'Organisation de l'Enseignement dans les Écoles vétérinaires et l'Exercice de la profession. Ils ont été imprimés, soit dans le *Recueil de Médecine vétérinaire,* soit dans les *Bulletins de l'Académie de Médecine,* soit dans le nouveau *Dictionnaire de Médecine, de Chirurgie et d'Hygiène vétérinaires,* dont il était l'un des fondateurs, soit dans les *Bulletins de la Société de Biologie*, soit dans les *Mémoires*

de la Société nationale et centrale d'agriculture de France : ils témoignent tous de son activité prodigieuse et de ses aptitudes pour les différentes parties de la science.

Il s'occupa, toujours avec la même ardeur juvénile, de la rédaction du *Recueil de Médecine vétérinaire,* où indépendamment de travaux originaux, il aimait à faire, dans une *chronique,* la revue de toutes les nouveautés médicales offrant de l'intérêt.

Il publia deux volumes fort importants et fort bien écrits, qui sont la reproduction de ses leçons faites au Muséum ; ce sont : *Le progrès en médecine par l'expérimentation* et *La nature vivante de la contagion — contagiosité de la Tuberculose.*

Je regrette, Messieurs, de ne pouvoir pousser plus loin l'indication des travaux accomplis par M. Bouley : ces travaux sont considérables et très divers ; ils ont jeté de vives lumières sur beaucoup de questions intéressantes, et ils me permettent de dire que notre profession a été illustrée par lui. C'est un grand honneur pour elle de voir que les hautes positions qu'il a occupées dans le monde scientifique et les hautes récompenses qu'il a obtenues lui ont été acquises, tout particulièrement, par ses travaux vétérinaires.

Il m'est précieux de constater aussi que, aujourd'hui, la médecine vétérinaire et ceux qui l'exercent, sont autrement considérés qu'autrefois, et qu'on tend enfin à reconnaître les services qu'ils rendent à la science et aux citoyens qui ont besoin de leurs secours. C'est surtout à ce mort vénéré que le résultat est dû.

M. Henri Bouley avait une taille élevée. Sa figure distinguée décelait une vaste intelligence. Ses manières étaient élégantes, son abord sympathique et son accueil

très bienveillant. D'une nature généreuse, on le trouvait toujours prêt à secourir ceux qui venaient réclamer son appui.

Dans ses leçons qui étaient claires, faciles à comprendre, il faisait preuve d'un grand savoir et d'un esprit observateur qu'il communiquait à son auditoire ; sa parole était vive, facile; sa diction toujours pure; sa voix très agréable, et il aimait à y introduire quelquefois des citations littéraires qui témoignaient de la culture de son esprit et de sa grande mémoire.

M. Bouley a toujours conservé ses mêmes qualités distinctives; seulement, depuis cinq ou six mois, la maladie était venue assombrir par moment son heureux caractère, et, dans l'intimité, il disait : « *Je me sens fêlé* ». Mais si on lui faisait observer que ses douleurs n'étaient que passagères; qu'il avait été autrefois bien plus malade, sa gaieté revenait, et volontiers il dirigeait la conversation sur des sujets plaisants.

Un séjour de deux mois à la campagne, à Auteuil, parut annoncer une heureuse amélioration de son état, et tous ses amis espérèrent que, cette fois encore, il reviendrait à la santé.

Hélas ! il ne devait pas en être ainsi !

Dès son retour à Paris, les symptômes inquiétants reparurent avec plus de gravité qu'autrefois.

Peu à peu, il fut forcé de rester à la chambre, en proie à de cruelles souffrances sur lesquelles il ne se faisait pas illusion, et malheureusement on ne dut bientôt plus avoir aucun espoir de sa guérison.

Il s'affaiblit, et enfin s'éteignit, dans la nuit du 29 au 30 novembre, entouré de sa famille éplorée.

Quoique âgé de 71 ans, il était encore si fort, si

vigoureux, si actif, qu'on peut dire que sa mort frappe tous ceux qui l'ont connu et aimé, comme si elle avait eu lieu prématurément.

Il était arrivé à l'apogée de sa gloire : il avait été Président de l'Académie de médecine; cette année, il était Président de l'Académie des sciences, et depuis trois ans, Commandeur de l'Ordre national de la Légion d'honneur.

Tel fut celui que nous pleurons, et sur la tombe duquel je n'ai pu relater que très imparfaitement les nombreuses qualités.

Sa perte est immense!... Au nom des Écoles vétérinaires françaises, des Corps enseignants de ces Écoles, de tous les Vétérinaires et de vos Élèves; enfin, au nom de celui qui fut votre élève, votre collègue, et que vous appeliez votre « *vieil ami* », recevez nos adieux, mon cher Bouley!

Nous n'oublierons jamais le rôle considérable que vous avez rempli dans votre longue carrière! votre souvenir restera gravé dans tous les cœurs, et votre nom sera inscrit en tête de ceux qui ont consacré leur vie à donner l'impulsion à la science et à la profession vétérinaire!

O mon cher ami!... Encore une fois, adieu!



Discours de M. Louis PASSY

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE D'AGRICULTURE

MESSIEURS,

Les Sociétés savantes dont Bouley était l'un des membres les plus distingués, les plus actifs et les plus dévoués, s'empressent autour de cette tombe pour y jeter des éloges qui leur semblent des consolations. L'Académie des sciences, se confiant une voix dans laquelle la Société nationale d'agriculture s'écoute et se reconnaît, vous a dit que, dans la section d'économie rurale, Bouley représentait depuis 1868 la médecine vétérinaire avec un talent qui avait relevé cette science elle-même. L'école d'Alfort n'avait qu'à se souvenir pour parler dignement de celui qui fut son élève couronné, son professeur émérite, son expérimentateur habile, son orateur applaudi. L'Académie de médecine devait être l'interprète de l'impression profonde que jetait dans les discussions les plus animées l'argumentation brillante de Bouley. La Société zoologique d'acclimatation et la Société nationale et centrale de médecine vétérinaire nous disputeraient l'honneur de louer leur président et notre confrère, si nous entendions relever ici la liste de ses titres scientifiques et décrire le cours de sa laborieuse

carrière. Mais Bouley aujourd'hui ne doit pas être loué surtout par le récit de ses travaux. Bouley doit être publiquement regretté : Bouley doit être pleuré par ses élèves et ses amis, les amis de la science et du progrès.

Il est peu d'hommes qui aient été doués par la nature de qualités plus heureuses. L'agrément de sa personne et la bonne humeur étaient le reflet de sa bonne santé ; sa physionomie était ouverte et franche, sa parole fine et enjouée, son abord séduisant. L'envie n'avait pas osé l'aborder. Les succès d'autrui le trouvaient toujours en éveil et en joie. On eût dit qu'il avait un secret plaisir à s'effacer pour protéger, sans en avoir l'air, ceux qui semblaient avoir raison ou qui paraissaient réussir. Il prenait le parti des jeunes et des timides à la place des maîtres trop occupés d'eux-mêmes, et le parti des maîtres contre la foule indifférente. Il courait à la défense de tous ceux qui étaient attaqués et qu'il croyait dignes de son loyal concours. Ces grandes qualités du cœur animèrent toute sa conduite et furent la source toujours vive de son talent ; car il avait beaucoup de talent, et très naturellement.

Quand il parlait, il faisait briller la vivacité de son esprit ; mais quand il professait, il montrait l'ardeur et la sincérité de la foi. On peut dire qu'il ne professait pas toujours, mais qu'il prêchait souvent ce qu'il regardait comme la vérité. Rien ne l'empêchait de se contredire s'il croyait avoir eu tort. Sa sincérité dans son ardeur était absolue ; il ne craignait pas de se compromettre pour les nouveautés, quand il les croyait propres à susciter un progrès. La plume à la main, il retrouvait les bonheurs de sa parole. Pendant quarante ans, il a été l'un des maîtres de la presse scientifique, mais il avait

appris à ses dépens la fragilité d'un journal qui se déchire et s'envole, et la force du livre qui se défend et demeure.

Dans l'éloge d'Auguste Yvart, qu'il prononça devant notre Compagnie, Bouley s'était élevé contre la négligence de certains hommes qui, après avoir joui pendant leur vie d'une grande et juste renommée, laissent cette renommée s'affaiblir et s'éteindre parce qu'ils ne prennent pas soin d'imprimer dans des livres leurs idées et leurs opinions. Bouley ne voulut pas mériter le reproche qu'il faisait à d'autres et, pensant à l'avenir, il écrivit ses paroles et fut l'historien de ses idées. Les belles leçons de pathologie comparée qu'il professa au Muséum d'histoire naturelle et qu'on vient de louer avec tant d'autorité, resteront le témoignage vivant des luttes qui se livrent depuis vingt ans autour de la médecine et de l'hygiène vétérinaires.

Quand on songe que ses cours sur le progrès en médecine par l'expérimentation et sur la nature vivante de la contagion ont été professés et publiés dans ces dernières années ; quand on songe qu'au commencement de cette glorieuse et fatale année de 1885, ses amis, ses élèves et ses admirateurs lui offrirent une médaille d'honneur comme on en offrit une à Chevreul, à Becquerel, à Dumas, à Milne-Edwards ; quand on songe qu'il est mort sur le fauteuil même de président de l'Académie des sciences, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'une suite de circonstances heureuses est venue consacrer la renommée de Bouley, au moment même où la mort en devait interrompre le cours et en marquer la fin d'une manière aussi cruelle qu'inattendue. La mort nous l'a enlevé, mais ne l'a pas surpris.

La Société nationale d'agriculture conservera toujours précieusement la mémoire de l'activité et du dévouement dont Bouley semblait chercher à multiplier les preuves. Quels souvenirs, par exemple, ne laissera-t-elle pas dans notre Compagnie, cette séance du mois de mai dernier où vous avez bien voulu, cher et illustre confrère, me demander d'offrir en votre nom cette médaille d'honneur dont vous étiez si justement heureux et fier ! Sur cette médaille étaient gravés autour de votre beau portrait ces mots : « Henri Bouley, président de l'Académie des sciences. » Et voici que les mots triomphants inscrits sur une médaille de fête en janvier 1885 seront inscrits sur un monument de deuil le 30 novembre 1885 ! Que ne peut-on reproduire encore sur votre monument la petite scène gravée sur votre médaille et qui résume, par une devise à laquelle vous n'étiez peut-être pas étranger, l'effort suprême de votre enseignement et de votre vie : *Arte nova, pastor pecorum contagia vincit !* En voyant la science inoculer sur un mouton la maladie préservatrice et méditant ensuite sur le sens allégorique de cette scène et de cette devise, le passant retrouverait associés dans l'avenir, comme ils le sont dans le présent, les noms de Pasteur et de Bouley. Il comprendrait que sous cette froide pierre repose un homme qui soutint de ses plus énergiques efforts le développement de découvertes grandes et d'un art nouveau, et qui dans son temps eut le mérite de se consacrer à la gloire de son ami pour la gloire de la science.

Car, ne l'oublions pas, Messieurs, ce qui fera le caractère particulier de la carrière de Bouley et l'unité de sa vie scientifique, c'est qu'il reconnut les lois providen-

tielles qui unissent l'homme aux animaux et qui, sans se confondre, se rapprochent dans le cadre d'une même physiologie et d'une même pathologie, c'est qu'il soutint résolument et proclama pendant quarante ans la nécessité de plus en plus impérieuse de rattacher l'art encore jeune de la médecine vétérinaire à la vieille science de la médecine humaine.

Adieu, cher et illustre confrère; un jour la Société nationale d'agriculture vous rendra un plus complet hommage, et vous décernera les honneurs dus à ceux qui ont mené les grandes batailles de la vie scientifique.

Recevez en ce moment suprême les regrets unanimes de notre Compagnie et l'expression des sentiments les plus affectueux et les plus douloureux de tous vos confrères.

Discours de M. A. De QUATREFAGES

AU NOM ET COMME VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'ACCLIMATATION

Messieurs,

Je ne vous arrêterai pas longtemps auprès de cette tombe, qui semble s'ouvrir pour aviver encore tant de douleurs récentes. Les orateurs qui ont pris la parole avant moi vous ont dit ce qu'était Bouley. Ils ont raconté cette vie si pleine ; ils ont rappelé cette intelligence si active, si prête à accueillir toute idée nouvelle se présentant au nom du progrès et qui savait ramener à une pratique utile les plus hautes spéculations scientifiques. Pas un n'a oublié ce caractère, à la fois sérieux et enjoué, qui gagnait si vite les cœurs ; cette loyauté parfaite, qui savait reconnaître et avouer, quand il y avait lieu, des entraînements toujours causés par l'amour du bon et du vrai.

Cet ensemble de qualités rares, s'ajoutant à la spécialité de ses études, avait naturellement désigné Bouley aux suffrages de la Société d'Acclimatation, lorsqu'elle eut à choisir son troisième président. Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire et Drouyn de Lhuys avaient disparu. Par suite de leurs mérites divers, le fondateur de la Société et son éminent continuateur laissaient une

place difficile à remplir. Le nouvel élu fut à la hauteur de sa tâche. Son entrée à la Société date de 1872. Moins d'une année après, il était membre du Conseil. Il fut nommé Président en 1882.

Je n'ai pas besoin de rappeler comment il remplit les fonctions qu'il avait acceptées. Dans une Société libre, du genre de la nôtre, la présidence a parfois des difficultés spéciales. En réalité, ces difficultés n'existaient pas pour Bouley. Ici, les qualités aimables sont plus qu'un charme : elles sont une force, et nul ne les posséda à un plus haut degré que lui. Je n'ai pas à insister sur ce point. A coup sûr, vos cœurs vous en disent bien plus que ne le feraient mes paroles.

J'aimerais à vous rappeler toute la part prise aux travaux de la Société par celui qu'elle avait mis à sa tête; mais le temps presse et je dois être court. Laissant donc de côté tout le reste, je mentionnerai seulement les discours prononcés dans deux de nos séances publiques. A eux seuls ils font comprendre tout ce qu'était Bouley.

Dans le premier (1874), notre Collègue raconte comment l'homme s'est assujetti les animaux domestiques et les a *refaçonnés* à son usage. Avec F. Cuvier, il trouve dans l'instinct de sociabilité de certaines espèces animales la condition première d'une véritable domestication. Puis, il fait intervenir l'homme qui modifie et métamorphose, non seulement les formes extérieures des serviteurs qu'il s'est acquis, non seulement leurs os, leur chair et tous leurs tissus, mais encore leurs instincts et jusqu'à la manière de dépenser le surcroît de force dont il les a doués. Enfin, il montre la science seule réalisant ce qu'il appelle ces *créations de seconde*

main; et alors il touche à toutes les principales questions qui relèvent de l'action des milieux, de la sélection, de l'hérédité.

Jusque-là, l'orateur, dans un style toujours approprié au sujet qu'il traite ou qu'il effleure, a mêlé aux austères leçons de la science des rapprochements ingénieux, des saillies de bon goût; il a placé à côté des plus doctes enseignements quelques vers de ses poètes favoris et jusqu'à des refrains populaires. Mais, avant de finir, il devient grave, presque tragique; et en même temps son langage s'élève et touche à l'éloquence. C'est qu'il est conduit à parler du rôle immense joué par les animaux domestiques dans nos Sociétés humaines; c'est qu'il se demande ce qu'elles deviendraient, si les animaux de la ferme et les oiseaux de la basse-cour venaient à nous manquer. Et alors, éclairé par son expérience personnelle, songeant aux millions que nous a coûté la peste bovine importée par les armées ennemies, il comprend mieux et fait comprendre les courts récits de nos vieux chroniqueurs parlant des ravages que laissait jadis après elle une épizootie. Il montre « les campagnes dépeuplées de leur population ani- « male; l'homme dans son isolement, ne pouvant ac- « complir la tâche qu'il demandait à ses auxiliaires; « les champs restant en friche, et leur stérilité forcée « ajoutant sa part de malheurs à ceux qu'avait produits « la contagion ». — « Terrible cercle vicieux, ajoute-t- « il, où s'accumulaient toutes les misères et où cou- « vaient ces fortes haines, qui, plus d'une fois, ont « poussé aux révoltes sanglantes! »

Les dernières pages de ce premier discours expliquent le choix du sujet et l'esprit général du second

(1882). Onze années les séparent; et, dans cet intervalle, un miracle scientifique de plus était venu s'ajouter à tous ceux qu'avait déjà produits notre siècle. M. Pasteur avait trouvé, dans les éléments qui les engendrent, l'agent qui préviendra désormais ces désastreuses épizooties qui frappaient si vivement l'imagination de Bouley. Il avait transformé les *virus* en *vaccins*, les germes de mort en germes de vie. Déjà il savait rendre les poules inaccessibles à leur choléra spécial ; déjà les grandes expériences faites à Pouilly-le-Fort, à Montpellier, à Nevers....., en France, comme à Pakich, en Prusse, avaient mis hors de doute l'infaillibilité de la *vaccination charbonneuse,* régulièrement appliquée aux bœufs et aux moutons. — Bouley accueillit ces merveilleuses découvertes avec un enthousiasme dont nous avons tous pu juger. Il voulut en faire comprendre la grandeur scientifique et la portée pratique au nombreux auditoire qu'attirent nos séances publiques. Ici, plus de jeux d'esprit, plus de plaisanteries; à peine quelques légers sarcasmes à l'adresse des derniers incrédules. Partout un exposé magistral des faits, de l'enchaînement des phénomènes et un sentiment profond d'admiration pour celui qu'il n'appelait plus que son Maître.

Ce sentiment grandissait chaque jour chez Bouley, à mesure que se multipliaient les applications de la méthode nouvelle. On l'a bien vu dans cette mémorable séance de l'Académie à laquelle faisait allusion l'amiral Jurien, lorsque, brisé par l'émotion, il annonça officiellement la mort de notre Président. Ce jour-là, on vit les yeux de Bouley briller comme autrefois, au moment où des bravos unanimes saluèrent la nouvelle

que la rage, elle aussi, allait avoir son vaccin. Ah ! que c'était bien là notre Bouley, s'oubliant lui-même en présence d'une grande œuvre, ne songeant plus à sa fin qu'il savait être prochaine et jouissant, peut-être plus que M. Pasteur, d'une ovation si bien méritée !.....

Adieu Bouley !... Adieu, toi qui fus un charmant esprit, un savant et un homme de cœur !

Discours de M. DUMONTPALLIER

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE

Messieurs,

C'est au nom de la Société de biologie que je prends la parole sur la tombe de notre maître regretté, le professeur Henri Bouley.

Il serait téméraire à moi, après les discours qui viennent d'être prononcés, de prétendre ajouter aux éloges qui ont été accordés au savant, au professeur du Muséum d'histoire naturelle, au président de l'Académie des sciences.

Qu'il me soit permis seulement de parler du caractère de l'homme qui inspira de solides affections et mérita l'estime de tous pendant une longue carrière de travail et de dévouement.

Henri Bouley avait conquis ses hautes positions scientifiques et administratives par des études sérieuses, un enseignement clinique remarquable, une grande expérience dans l'art vétérinaire et un admirable talent d'orateur et d'écrivain. De plus, la qualité dominante de son caractère, la bienveillance, devait lui concilier bien des sympathies. Cette bienveillance lui était naturelle dès sa jeunesse; homme, cette qualité avait grandi chez lui sans dégénérer en faiblesse. Attaqué parfois

avec véhémence dans les luttes académiques, il répondait toujours avec cette courtoisie qui est de bonne compagnie. Homme d'esprit, il négligeait souvent de joindre, ce qui lui eût été facile, l'ironie à la force de ses arguments. Il était généreux et n'abusait de jamais ses succès d'orateur.

C'était donc chose juste que de lui rendre en sympathies un peu du bien qu'il faisait à tous; tant de bienveillance devait, un jour, trouver une éclatante récompense. Une bonne action de sa part en fut l'occasion : en 1865, Bouley était professeur à l'École vétérinaire d'Alfort; un élève avait été renvoyé de l'École pour infraction à la discipline. Le père de ce jeune homme vint supplier M. Bouley de plaider les circonstances atténuantes près du ministre dont relevait l'École vétérinaire.

Le professeur n'écoute que son cœur. Il obtient une audience. Est-il besoin de dire qu'il fut éloquent? La cause fut gagnée, et l'élève fut autorisé à rentrer à l'École.

Dans cette entrevue, le ministre avait été à même de juger la valeur de l'homme et du savant. Bientôt il prouva qu'il en avait gardé bon souvenir : la même année, en 1865, la peste bovine s'était répandue en Allemagne, en Hollande, en Belgique et en Angleterre; l'épizootie menaçait nos frontières du Nord et de l'Est, elle pouvait être importée par voie maritime. La maladie était contagieuse, il fallait le démontrer, et cela au plus vite, afin d'être autorisé à fermer toute porte d'entrée en France au bétail des pays infestés. Le ministre fait appeler le professeur Bouley, et, rompant avec certaines traditions administratives, il lui confie

directement la mission qui devait sauvegarder les intérêts de la France. Les mesures de protection nécessaires sont ordonnées, et la peste bovine n'envahit pas la France.

Le professeur et le ministre s'étaient unis pour faire une action utile au pays, et ne pas rappeler ici que le ministre était M. Béhic ne serait-ce pas manquer aux sentiments de justice et de gratitude qui animaient Henri Bouley?

A partir de cette époque commença l'élévation d'Henri Bouley aux grandes positions scientifiques et administratives : en 1866, il était nommé inspecteur général des Écoles vétérinaires, et, en 1868, l'Académie des sciences lui donnait le fauteuil de Rayer.

Dans ces hautes positions, Henri Bouley, par son esprit de justice et son amour pour la science, ne compta que des amis. Il était homme de progrès, et c'était toujours avec empressement qu'il accueillait les travailleurs, les soutenait de ses conseils et, au besoin, les défendait avec passion. Jusqu'à la fin de sa vie, il conserva l'enthousiasme de la jeunesse; rien de ce qui touchait à la science ne lui restait étranger.

Grand admirateur de Claude Bernard, il lui était réservé de recueillir une part de l'héritage scientifique du grand physiologiste : En 1881, H. Bouley fut nommé professeur de pathologie comparée au Muséum d'Histoire naturelle et, dans cette chaire, créée par décision du Parlement, H. Bouley devait avec un rare talent exposer les découvertes de l'illustre Pasteur.

Les succès oratoires d'Henri Bouley à la tribune de l'Académie de Médecine sont encore présents à la mémoire de tous, et ses collègues des compagnies

savantes pourraient dire avec quelle attention il défendait dans les comités les travaux qui lui paraissaient un progrès. On raconte même que plus d'une fois, dans les commissions, il fut le premier à faire ressortir le mérite de ses adversaires. Il rendait le bien pour le mal, c'était sa façon de pratiquer la vengeance.

H. Bouley ne savait pas résister à un sentiment généreux, il voulait le bien, le juste, il y travaillait de grand cœur, et la froideur d'autrui ne l'arrêtait pas dans ses nobles entreprises ; les vétérinaires de l'armée n'oublieront jamais que ce fut à l'intervention directe de Henri Bouley, près du ministre de la guerre, le général Campenon, qu'ils doivent l'assimilation de leurs grades à ceux de la hiérarchie militaire.

Dans ces dernières années H. Bouley accepta la Vice-Présidence de la Société de Biologie, et là encore, il se montra toujours prêt à soutenir de son expérience et de ses encouragements toutes les recherches qui pouvaient conduire au progrès scientifique.

Pendant de longues années, H. Bouley avait possédé les grandes satisfactions que donnent les hautes situations dignement acquises. Mais de cruelles souffrances ne devaient pas lui être épargnées dans les derniers mois de sa vie : une maladie du cœur, dont il avait éprouvé les premières atteintes il y a quatre ans, lui fit courir un grand péril au mois de juillet dernier. Un matin, au réveil, il se crut perdu, il respirait difficilement, il ne pouvait analyser ce qui se passait en lui — ce que j'éprouve, disait-il, est étrange — où suis-je?

Une syncope avait été la cause probable de ces troubles cérébraux passagers.

Quelques instants après cette crise le calme paraissait revenu. Toutefois, H. Bouley avait compris toute la gravité de sa maladie, il avait vu la mort prochaine, il ne la craignait pas pour lui, il ne pensait qu'à sa famille, à ses amis.

Un séjour de deux mois à la campagne lui avait permis de reprendre des forces. L'espérance de vivre, si douce à ceux qui aiment, lui était revenue. Mais, vaine illusion, la maladie faisait bientôt de nouveaux progrès, et l'homme, que nous avons tous aimé, vit sa fin venir avec résignation. Il resta ferme jusqu'à la dernière heure ; dans les derniers moments il trouvait la force de sourire à ceux qui l'entouraient, et son visage, lorsque la mort fut venue, disait encore la bienveillance et la bonté de toute sa vie.



Discours de M. André SANSON

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE VÉTÉRINAIRE

Messieurs,

Les discours que vous venez d'entendre ne m'auraient rien laissé à dire au nom de la Société centrale de médecine vétérinaire, si j'avais eu l'intention de parler devant cette tombe de la carrière du savant.

Sans doute, nous sentons comme tout le monde la perte que la science a faite par la mort de M. Bouley. Nous étions fiers de notre chef et nous lui savions grand gré de s'être élevé jusqu'aux plus hauts sommets des honneurs scientifiques. Mais ce n'est point la perte du savant qui nous touche le plus. Pour nous, qui avons vécu davantage dans son intimité, la mort de M. Bouley est un véritable deuil de famille. Ce que nous regrettons par-dessus tout en lui, c'est le maître aimé, c'est l'homme bon jusqu'à la faiblesse, généreux jusqu'à la prodigalité.

Pour mon compte, je ne puis oublier qu'il fut toujours pour moi l'ami fidèle, dévoué, le soutien constant des jours difficiles de lutte contre l'adversité. Aussi, aux derniers adieux que mes confrères m'ont chargé de lui dire, je demande qu'il me soit permis d'ajouter l'expression publique d'une gratitude qui ne s'effacera pas.

Discours de M. BIZOT (vétérinaire principal)

AU NOM DES VÉTÉRINAIRES DE L'ARMÉE

Messieurs,

Je ne puis me défendre d'une émotion bien légitime en prenant la parole après les maîtres qui viennent de retracer, en termes si éloquents, la brillante carrière scientifique et les grandes qualités d'Henri Bouley; mais, dans cette circonstance douloureuse, la voix des vétérinaires militaires doit se faire entendre, et j'ai le devoir de déposer sur cette tombe le tribut de la reconnaissance et de l'admiration de mes confrères de l'armée.

Nous devons le témoignage de notre reconnaissance à Henri Bouley pour la part considérable qu'il a prise à la grande amélioration apportée à la situation du corps des vétérinaires militaires par le décret du 8 juillet 1884, qui nous a donné l'assimilation de grade.

Nous devons l'hommage de notre admiration à l'homme éminent que l'Académie des sciences, par un vote unanime, avait appelé à l'honneur de la présider.

La profession vétérinaire, tout entière, a tressailli d'un juste sentiment d'orgueil en voyant un de ses membres monter à ce fauteuil qu'ont occupé les plus illustres savants dont s'honore notre pays.

Aussi le nom d'Henri Bouley brillera d'un éclat incomparable parmi ceux de ces hommes remarquables dont les travaux ont fait faire ce progrès immense à

notre médecine, à cette médecine qui, si près de son berceau, a su conquérir et occupe si dignement son rang à côté de son aînée.

Et, lorsque l'histoire enregistrera l'étonnant mouvement scientifique qui marque la deuxième moitié de ce siècle et recule les bornes de l'impossible, elle associera le nom d'Henri Bouley à ce nom retentissant, acclamé aujourd'hui dans le monde entier, et qu'une récente et merveilleuse découverte entoure d'une auréole de gloire impérissable.

L'histoire dira qu'Henri Bouley prêta à la doctrine et aux expériences de M. Pasteur l'appui de l'autorité de son nom, le concours de sa plume vaillante et de sa parole éloquente; qu'il se voua avec un enthousiasme ardent à la vulgarisation et au triomphe des idées fécondes de l'immortel auteur des théories microbiennes.

Elle dira que sa foi inébranlable dans la puissance prophylactique des vaccinations à l'aide des virus atténués, poussa les vétérinaires dans la voie sans limites ouverte par le génie de M. Pasteur, dans laquelle plusieurs ont déjà acquis une grande notoriété, et trouveront plus tard la célébrité.

Henri Bouley, vous avez été un de ces vaillants dont l'humanité conserve le souvenir.

Au nom du corps des vétérinaires de l'armée, dont je suis ici l'interprète, en mon nom personnel, je vous dis adieu!

Discours de M. LEFEBVRE (du Havre)

AU NOM DES VÉTÉRINAIRES PRATICIENS

Henri BOULEY,

Au nom du Grand Conseil des vétérinaires de France, au nom de toutes les Sociétés et Associations vétérinaires, au nom de tous les praticiens, au nom de tes anciens élèves, que la mort est venue surprendre et plonger dans la douleur, je viens, maître, ami, confrère, saluer ta dépouille mortelle.

Je viens du fond de ma province, avant que cette tombe ne se ferme, te faire un linceul de nos larmes, de notre profonde affliction, de notre reconnaissance, de notre admiration.

Je viens te dire, à toi qui as été, par ta belle intelligence, ton grand savoir, les qualités les plus exquises du cœur, le modèle accompli du maître et du savant, combien nous étions fiers de tes succès, jaloux de ta renommée.

Du corps vétérinaire tout entier, de cette grande famille de travailleurs qui était la tienne, et que j'ai le grand honneur de représenter ici, reçois l'assurance que le noble exemple de ta vie professionnelle, faite d'honnêteté et de droiture, si féconde et si prodigue envers la science, sera le phare, à la lumière étince-

lante, qui, dans l'avenir, guidera nos pas, fortifiera nos cœurs et sollicitera notre esprit vers les belles et bonnes actions.

Oui, maître, et tu en étais un, dans la plus haute acception du mot, nous avons tous gardé le souvenir, au temps de cette brillante phalange des Renault, des Delafond, des Rigot, des Lassaigne, des Magne, nous avons tous gardé le souvenir, dis-je, de ton aménité, de tes généreuses faiblesses pour nous, de tes attrayantes leçons, de ton éloquence facile et séduisante. C'était l'époque où l'avenir, te souriant, laissait deviner dans ses caresses ta belle carrière, ta glorieuse destinée.

Oui, ami, car tu étais le nôtre à tous, sous ce sourire si fin, ce regard discrètement scrutateur et narquois, si bien saisis par l'habile graveur Roty, tu cachais tous les trésors de l'amitié, toutes les indulgences, toutes les délicatesses du cœur.

Je t'ai salué aussi du nom de confrère, parce que c'est là ton grand titre à notre reconnaissance ; parce que tu as toujours tenu haut, déployé à tous les regards, le drapeau de la profession ; parce que c'est comme savant et praticien que tu as franchi tous les degrés de ton élévation ; parce que c'est au vétérinaire que la Société nationale d'agriculure et l'Académie de médecine ont ouvert leurs portes ; c'est encore à toi, au vétérinaire illustre entre tous, que l'Institut, insigne honneur, offrait le fauteuil si envié de sa présidence, où, hélas ! la mort est venue te frapper.

Fidèle à ton origine, tu aimais ta profession, tu la voulais grande et honorée ; pour elle, par la plume, par la parole, tu as lutté et combattu, tu as montré, par ton exemple, ce qu'elle était : laborieuse, digne,

utile à son pays, à sa richesse, à sa défense. Merci, mille fois merci !

Conseiller désintéressé et dévoué de tous, chef incontesté, tu as été et tu resteras notre orgueil.

Henri BOULEY,

La corporation tout entière t'adresse son dernier adieu ; elle conservera religieusement ta mémoire, le souvenir de ta belle âme ; encore une fois, adieu, adieu !

La Presse entière, scientifique, littéraire ou politique, a rendu un éclatant hommage aux éminentes qualités de celui que nous pleurons.

Nous ne pouvons, à notre grand regret, reproduire ici les innombrables articles parus à cette douloureuse occasion ; ceux qu'ont publiés la *Revue scientifique* et le *Journal des connaissances médicales*, donneront une juste idée de l'explosion de regrets qu'a suscitée de toutes parts la mort de M. Bouley.

*
* *

Un deuil nouveau vient de frapper l'Académie des Sciences déjà si éprouvée par la mort de Rolland, de Dupuy de Lôme, de Milne-Edwards, de Ch. Robin. M. Bouley, président de l'Académie, est mort lundi dernier, succombant à une longue et douloureuse maladie.

M. Bouley, s'il n'a pas fait dans la science, comme certains puissants inventeurs, des découvertes fondamentales, est certainement un des hommes qui ont exercé le plus d'influence, aussi bien sur la marche générale de la science que sur l'éducation scientifique de la génération.

Actif, vaillant, généreux, enthousiaste, passionné pour sa profession, il a contribué plus que tout autre à relever dans la considération publique la science et l'art vétérinaires. C'est lui qui nous a montré tout

le parti qu'on peut tirer de la pathologie animale, laquelle, en tant de points éclaire la pathologie humaine. Comme le disait Claude Bernard, pour la physiologie, il n'y a pas deux pathologies; il n'y a qu'une pathologie générale, et à ce titre, le vétérinaire et le médecin peuvent être l'un et l'autre des savants.

Et ce n'est pas seulement un appui scientifique qu'il a donné à ses collègues et à ses élèves : c'est encore un appui moral, leur montrant par ses conseils et son exemple à quelles hautes positions ils pouvaient prétendre.

Quand l'œuvre à jamais mémorable de M. Pasteur eût ouvert une voie nouvelle, si féconde qu'on n'en peut encore prévoir toutes les conséquences, M. Bouley a su, un des premiers, en comprendre l'immense portée. Il s'en est fait pour ainsi dire l'apôtre et le propagateur enthousiaste, prêtant aux idées grandioses du maître le concours de sa chaleureuse et lucide éloquence.

Les livres sur la maladie expérimentale et sur la contagion sont des modèles du style scientifique, comme ses cours au Muséum ont été des modèles d'enseignement.

Ses travaux sur la rage, sur les épizooties et leur prophylaxie, tiennent une place distinguée dans le magnifique mouvement scientifique que ce siècle élève à la biologie.

Les lecteurs de la *Revue*, qui ont eu à diverses reprises l'occasion de lire de belles et intéressantes leçons de H. Bouley, s'associeront à cet hommage rendu à la mémoire de cet homme de bien qui aima passionnément la justice, la vérité et la science.

(*Revue scientifique*, 5 décembre 1885.)

*
* *

La mort frappe sans relâche parmi nous. Cette fois encore c'est un des meilleurs, un des plus aimés, un des plus estimés qui vient de succomber. Hier, c'était un jeune; aujourd'hui, c'est un homme résolument arrêté au seuil de la vieillesse, qui avait respecté sa vigueur intellectuelle et physique. H. Bouley fut un homme comblé des dons de la

nature. Il charmait par sa haute distinction, par son allure fière et élégante, par son aimable sourire et enfin par un je ne sais quoi de conquérant qui se dégageait de la personne de ce mousquetaire scientifique. Combien encore il était séduisant lorsque, s'installant à la tribune, il lançait sans compter mille traits d'esprit ! Aussi prompt à l'attaque qu'à la riposte, jamais il ne se laissait désarçonner. Tous les genres lui étaient familiers : l'ironie délicate et mordante, la bienveillance narquoise, l'émotion communicative, le souffle patriotique; cet homme privilégié avait toutes les cordes à sa lyre. Par-dessus toutes ses qualités dominait cette maîtresse clarté qu'il jetait sur tous les sujets qu'il traitait, cet enthousiasme jamais lassé pour toutes les grandes découvertes dont il proclamait à l'avance les mémorables conséquences de sa voix chaude et sympathique. Orateur, il l'était encore par ses jeux de physionomie, par son geste; c'était un charmeur.

H. Bouley avait synthétisé en lui toutes les hautes qualités du Français. Aimable sans efforts, avec cette fine galanterie d'un autre âge, mêlant une pointe de sentiment à la rigueur des démonstrations scientifiques, H. Bouley était un homme de race et tranchait par sa haute stature, par sa virilité, par sa puissance de travail, sur la plupart de ses contemporains.

Il y a longtemps déjà que nous écrivions ce qui suit sur H. Bouley : « Avoir un avocat comme M. Bouley pour défendre une idée juste est un gage assuré de succès définitif. Nul plus que lui n'a le talent de présenter une question, si embrouillée qu'elle soit, sous son véritable jour. La sympathie qu'il provoque rejaillit sur les sujets qu'il traite et sur les hommes qu'il défend. »

Nous ajoutions : « J'ignore quel âge a M. Bouley; tout ce que je sais, c'est qu'il est plus jeune que moi : six pieds de taille au moins, allure militaire, œil de poète. Quand M. Bouley passe sur le pont des Saints-Pères, la taille bien cambrée, la canne sur l'épaule, l'air pensif ou fredonnant une ritournelle, plus d'une Parisienne le regarde à la dérobée. Je sais plus d'un membre de l'Institut dont on ne pourrait en dire autant. »

Un des traits les plus saillants du caractère de H. Bouley, c'était sa bienveillance pour les jeunes. Or, ce mérite n'est pas si commun qu'on

pourrait le croire. H. Bouley a pu se tromper ou être trompé, mais combien de jeunes savants qui, sans lui, auraient été étouffés dans l'œuf, lui doivent une partie de leur gloire scientifique.

H. Bouley a jeté sur la médecine vétérinaire un vif éclat. Il a contribué par ses actes, par ses écrits, par la légitime influence qu'il exerçait dans les conseils du gouvernement à relever dans l'esprit public une des branches de l'art médical à laquelle la science est si redevable.

Bien que laissant de nombreux travaux scientifiques, H. Bouley fut surtout un merveilleux vulgarisateur. Certes M. Pasteur n'avait besoin de personne pour atteindre la haute situation qu'il occupe aujourd'hui dans le monde entier, mais il n'est pas moins vrai de reconnaître que H. Bouley a mis au service de M. Pasteur l'ascendant de son éloquence, de sa foi et sa puissance de persuasion. M. Pasteur perd un de ses plus fidèles amis, qui, plus d'une fois, a devancé pour lui l'incorruptible jugement de la postérité. Nous qui avons connu H. Bouley, nous adressons à cet homme si bienveillant et si bon le triste et sincère hommage de nos regrets et de notre reconnaissance.

(*Journal des Connaissances médicales*, 3 décembre 1885.)

64076 — Paris. Typographie de Ve RENOU et MAULDE, rue de Rivoli, 144.



ISO
9002